

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Migrer au coeur de notre littérature

Jean-François Caron

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2013). Migrer au coeur de notre littérature. *Lettres québécoises*, (152), 12-15.

ÉCRITURE MIGRANTE

Migrer au cœur de notre littérature

La fin du monde, c'est quand une main froide et invisible, comme celle des tueurs en série, vous arrache les racines et les yeux, pour les implanter de force dans un climat où vous n'avez aucune chance de survie, aucune possibilité d'apprécier votre nouvel environnement, la cécité et la noirceur étant votre nouvelle réalité.

La fin du monde, c'est le déracinement forcé¹.
(Maya Ombasic)

Un jour, la guerre frappe — et elle frappe fort, ses échos se répercutant partout dans les Balkans. Quand elle doit quitter la Bosnie-Herzégovine avec sa famille pour fuir les affres de ce conflit qui décompose son pays d'origine, au début des années quatre-vingt-dix, Maya Ombasic est à peine adolescente. Suivent de bouleversantes pérégrinations pour ces nouveaux clandestins qui trouvent enfin une première terre d'accueil à Genève. Là-bas, Maya apprend le français — et la profondeur de cette sensation de déchirure qui ne la quittera jamais plus. Puis, en 1999, elle arrive au Québec où elle publiera ses deux premiers livres — *Chroniques du lézard* et *Rhadamanthe*, publiés aux éditions Marchand de feuilles. Alors voilà : Maya est écrivaine. Et à ce qu'il paraît, son écriture est migrante.

Cette écriture migrante

Le concept d'écriture migrante est encore plutôt récent. L'expression n'a été proposée qu'en 1986 par Robert Berrouët-Oriol, lui-même écrivain immigré d'Haïti, dans un article publié par le magazine *Vice Versa*. Il mettait ainsi des mots sur cette réalité tout en nuances se trouvant de plus en plus présente dans le milieu littéraire québécois.

Il n'a toutefois pas inventé le phénomène qui existait dès les premières expériences d'immigration d'écrivains. Dans un ouvrage de référence accueilli avec beaucoup d'intérêt lors de sa publication en 2001, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec*, Clément Moisan et Renate Hildebrand retraçaient l'histoire de l'écriture migrante.

L'évolution de ce phénomène aurait, selon ces deux auteurs, traversé quatre périodes importantes. Avant 1960, les inscriptions de l'écriture migrante dans le décor culturel québécois sont rares et dispersées. La première remonterait à 1937 avec la diffusion d'un sketch radiophonique d'Édouard Beaudry. Il s'agit de la période dite de l'« uniculturel », caractérisée par une hégémonie québécoise — disons-la d'origine laurentienne, s'il faut la préciser — avec des écrivains immigrants provenant surtout de pays francophones comme la Belgique, la France ou la Suisse.

Dans un deuxième temps viendra la période du « pluriculturel » (entre 1960 et 1974). On voit alors poindre le bourgeon d'une certaine polyphonie culturelle : des écrivains immigrants de l'Europe de l'Est, du Moyen-Orient, des Caraïbes... On verra certains d'entre eux (par exemple, Michel van Schendel, Patrick Straram) se greffer à un mouvement marginal et contre-culturel auquel participent déjà des auteurs « natifs », contribuant activement au renouveau de la poésie. C'est aussi à ce moment qu'on voit apparaître des écrits qui mettent en opposition les pays d'origine et d'accueil (Naïm Kattan, Alice Parizeau).



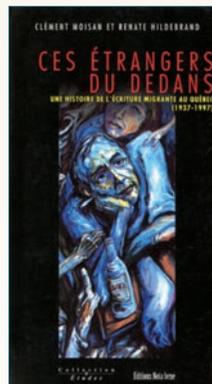
MAYA OMBASIC



Entre 1975 et 1985, on se mettra à parler d'« écritures immigrantes » pour parler d'un phénomène qui attire de plus en plus l'attention. Normal : selon Berrouët-Oriol, plus de 183 livres étaient publiés par des écrivains d'origine étrangère² (qu'on parle de fiction, de critique, d'essais ou d'anthologies), et on évalue que 140 écrivains immigrés auraient publié au Québec entre 1970 et 1990³, phénomène ayant pris particulièrement d'ampleur à partir de 1980.



À cette époque relativement florissante de l'écriture migrante correspond, chez Moisan et Hildebrand, celle de « l'interculturel ». Les œuvres pertinentes sont alors imprégnées de l'expérience de l'immigration et de ce qu'elle comporte d'incertitude et de questionnement identitaire (par exemple chez Marco Micone, Fulvio Caccia ou Sergio Kokis). Le rapport entretenu entre les cultures dominantes et migrantes devient un vis-à-vis qui, bien qu'il soit inégal, présage d'une souhaitable approche. Il se danse une sorte de tango, c'est un jeu de territoire qui se joue dans l'espace de l'imaginaire.



La dernière période décrite par Moisan et Hildebrand s'amorce alors que s'impose le nouveau concept d'écriture « migrante », dès sa proposition par Berrouët-Oriol en 1986. Dès lors, il n'était plus question de cantonner les écrivains venus d'ailleurs dans la case des littératures ethniques, qui tend à les minoriser, mais de voir comment leur travail entre en dialogue avec la littérature ambiante, dite québécoise. Présentée comme la période du « transculturel », elle suggère que des ponts sont plus nombreux à être érigés entre les cultures. Des écrivains migrants sont édités, médiatisés et critiqués par les voies officielles, et une véritable reconnaissance du milieu leur permet de recevoir des prix et de voir leurs œuvres étudiées dans les universités.

Quand l'ailleurs est ici

À peine plus d'un an après un référendum qui transforma le Québec en funambule étourdi — et après ce discours de Jacques Parizeau qui

montra du doigt un certain « vote ethnique » qui aurait selon lui joué un rôle important dans la défaite de son option souverainiste — paraît *L'arpenteur et le navigateur*⁴, une conférence de Monique LaRue qui viendra alimenter les débats.

S'interrogeant quant à l'apport de l'écriture migrante et quant à l'effet qu'elle aura sur notre conception de la littérature québécoise, l'auteure de cette conférence a, bien malgré elle, remis à l'ordre du jour la question de *la place* des écrivains migrants et de leurs œuvres dans la littérature québécoise. Ce n'est évidemment pas la première fois que se présente cette interrogation, qui a commencé à surgir dès le milieu des années soixante-dix, mais dans le contexte socio-politique très particulier, et devant la présence plus marquée des auteurs d'origine étrangère, se déclenche une polémique à propos des frontières qui devraient (ou non) limiter le corpus de la littérature québécoise. LaRue écrit :

Nous avons donné à la littérature québécoise [...] la mission de nous servir de patrie et de fondement identitaire et [elle] arrive maintenant à un carrefour, tout comme notre société. [...] Si, politiquement, nous ne pouvons maintenant penser notre société que comme un monde hétérogène, divers et cosmopolite, alors, sur le plan littéraire, quelle sera notre littérature québécoise⁵ ?

Cette façon de nommer une particule hétérogénéisante, un *Autre*, a fait réagir promptement certains auteurs. Les uns (arpenteurs) ont eu peur que se perde la littérature québécoise telle qu'ils la concevaient. Les autres (navigateurs) se sont mis à craindre que l'institution littéraire québécoise ne s'apprête à aménager une marge où parquer tous ces auteurs venus d'ailleurs...

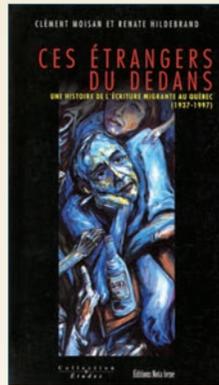
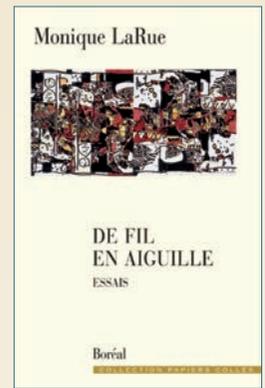
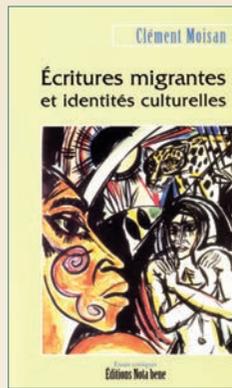
Les migrations intérieures

Il n'est pas anodin que le concept d'écriture migrante ait été d'abord présenté et soutenu par des écrivains migrants, avant d'être repris par des chercheurs. Pour Clément Moisan, la motivation de ceux qui se sont penchés sur le phénomène de l'écriture migrante depuis les années quatre-vingt n'était absolument pas de délimiter un seuil d'exclusion. Au contraire, nommer les écritures migrantes était nécessaire afin qu'elles ne sombrent pas dans une de ces failles abyssales qui lézardent l'histoire. Il fallait non seulement décrire ces éléments, mais voir comment ils influençaient la littérature québécoise telle que nous la définissons, et même revoir notre conception de ce qu'est une littérature nationale — c'est justement ce qui était en train de se produire à la fin des années quatre-vingt-dix autour de la publication de la conférence de LaRue. La littérature n'est pas détachée du réel, en dehors du monde.

Pour Clément Moisan,

la littérature existe dans la réalité, dans la pensée ou dans l'imaginaire commun, comme tous les discours, publics, médiatiques ou autres. Les œuvres littéraires s'inscrivent dans l'ensemble des paroles contemporaines⁶.

Il était donc incontournable, dans un contexte où le bilan migratoire positif devient la solution idéale pour répondre au problème de la dénatalité, et donc un enjeu incontournable pour la survie économique de notre nation, que cette « migration » trace son chemin à



l'intérieur des frontières mêmes de notre littérature nationale.

D'un nouveau genre

Aujourd'hui, le concept même de l'écriture migrante a évolué. Dans un article publié en 2002 dans *Voix et images*, Daniel Chartier parlait du phénomène comme d'un « courant littéraire fascinant de la fin du xx^e siècle [...] parce qu'il a lié, de manière historique, l'évolution de la littérature québécoise aux grands courants de pensée de cette période définie par le postmodernisme et la migration⁷ ».

D'autres auteurs réfèrent à une pratique esthétique, parfois considérée comme un nouveau genre. Avec le temps, on aura entre autres remarqué que cette écriture non seulement a ses thématiques de prédilection — comme l'exil, la mort, le déracinement, la faille identitaire, la mémoire, le mal-être, soit des thématiques qui, dans les faits, montrent bien son appartenance à la littérature québécoise —, mais qu'elle se présente aussi sous une forme particulière. On retrouve ces particularités formelles entre autres dans les libertés qui sont prises par rapport aux normes linguistique et littéraire.

En effet, la langue acquise et l'usage qui en est fait seront parfois influencés par la langue d'origine — pour ce qui a trait aux expressions et couleurs propres à la langue maternelle, mais aussi à sa syntaxe. En entrevue, Maya Ombasic dira que l'écriture est une façon de s'approprier le territoire linguistique du pays d'accueil :

La déchirure passe par la langue comme matériel d'expression pour les écrivains, mais aussi comme tentative de reconstruire une autre identité. Pour moi, le fossé à traverser est spatial, mais aussi identitaire. [...] Quand j'écris, je ne me limite pas du tout à ce que devrait être la construction de la phrase. Je me laisse aller parce que c'est comme ça que je m'exprime, comme ça que je parle le français. C'est mon français à moi. Je le fais naturellement.

L'écriture migrante est aussi très souvent associée à un éclatement des formes, comme si la diffraction identitaire vécue profondément par l'écrivain venait s'inscrire dans le matériau littéraire.

Quand j'ai publié mon premier bouquin ici, mon editrice était plutôt ravie par cet éclatement qu'elle retrouvait dans mon style. J'inventais même des mots ou des structures, des phrases comme elles ne se disent pas en français. Mais je le vois aussi chez les autres écrivains migrants. Les écrivains haïtiens, par exemple. On peut bien sentir leur côté caribéen. C'est eux. C'est leur déchirement identitaire. C'est tout ça.

Migrante aujourd'hui

Arrivée au Québec en 1999, Maya Ombasic n'a pas assisté à toute l'évolution de l'écriture migrante au Québec. La connaissance qu'elle a de la question est intuitive, car elle résulte de sa propre expérience. Vue de l'intérieur, l'écriture migrante est paradoxale, à la fois source identitaire et danger de marginalisation, voire de ghettoïsation.

La jeune auteure envisage sa situation avec grande lucidité : « On n'a aucune autre façon de s'identifier que comme un écrivain migrant... C'est ce que le destin a voulu. Quand on a immigré et qu'on fait le choix d'écrire, c'est comme ça. » Ce besoin d'écrire, mais d'écrire surtout la dérive et la dérichure, elle l'associe à la reconstruction nécessaire d'un nouvel espace : « Les écrivains migrants ont perdu un espace, l'ont quitté de façon forcée ou volontaire pour rejoindre un autre. Écrire est souvent une tentative de recréer un espace viable. » Cet espace réaménagé n'est jamais vraiment celui de l'origine ni celui d'accueil. Il est intersection, un hors-lieu imaginaire coincé dans un entre-deux culturel.

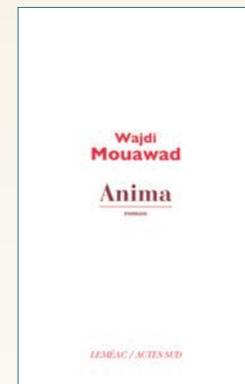
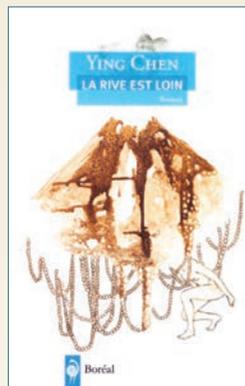
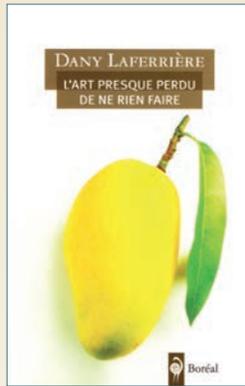
Selon sa perception, même si la situation de l'écrivain migrant au Québec n'est toujours pas idéale, elle semble s'être beaucoup améliorée au cours des dernières années. Consciente que d'autres écrivains de son entourage n'ont pas eu la même chance, elle n'en est pas moins reconnaissante de ce qui lui est arrivé. « Je ne peux pas me plaindre, loin de là », lancera-t-elle, avant de remercier le ciel pour les programmes dont elle a profité — dont une bourse de création et une résidence d'écrivain.

Les frontières repoussées

Des auteurs qui ont dû traverser les frontières géopolitiques de nations devenues hostiles ou inhospitalières viennent donc interroger notre conception même des cadres que nous nous sommes donnés, qu'ils soient politiques, identitaires ou littéraires.

Posons-nous d'abord la question à partir de l'intérieur. Depuis trente ans, les chercheurs s'entendent pour dire que l'écriture migrante fait partie intégrante de notre littérature, qu'elle en est une autre couleur. De plus en plus, on en trouve des traces dans les cours de l'enseignement littéraire — les anthologies publiées jusqu'en 2008 comme instruments pédagogiques au niveau collégial suggéraient que l'intérêt de l'écriture migrante résidait surtout dans le témoignage d'une expérience de l'immigration ou d'une réalité étrangère.

France Boisvert, écrivaine — mais aussi enseignante —, défendait déjà, il y a une vingtaine d'années, le dossier de l'enseignement de la littérature québécoise aux côtés du regretté Bruno Roy. Elle avait d'ailleurs contribué à la création d'un comité de réflexion sur le sujet au sein de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois. Évidemment, la question de la clôture du corpus littéraire québécois lui a maintes fois été soumise. Pour elle, « c'est un faux problème : est québécois tout ce qui est édité au Québec⁸ ». Que Dany Laferrière raconte son *Pays sans chapeau* ou qu'il écrive *Je suis un écrivain japonais*, il n'en contribue pas moins à enrichir la littérature québécoise. Écriture



migrante, certes. Mais certainement pas *une autre* littérature.

Le lectorat québécois montre d'ailleurs un intérêt grandissant pour l'écriture migrante. Si cette curiosité est encore appelée par l'exotisme qu'il souhaite y trouver, le lecteur moyen n'en demeure pas moins ouvert à la différence, et les préjugés qu'il entretient à l'égard des écrits de l'exil sont de plus en plus positifs. Les retentissants succès de Kim Thúy ou de Dany Laferrière ne sont pas pour faire mentir ces observations. Et que dire des traces laissées par des œuvres majeures comme *La Québécoise* (1983), de Régine Robin, *Les lettres chinoises* (1993), de Ying Chen, ou *Littoral* (1999), de Wajdi Mouawad. L'industrie du livre se réchauffe, et des éditeurs sont moins frileux quand vient le temps d'ouvrir leurs catalogues — sans parler de la création d'une maison d'édition comme *Mémoire d'encrier*, justement consacrée aux écritures migrante et autochtone — pour publier entre autres Naomi Fontaine, dont le travail s'impose depuis quelque temps...

La dérive continue

Dans ce contexte, la question de la définition de la littérature québécoise se pose-t-elle encore ? Pour Maya Ombasic, elle est toujours pressante... à l'étranger. Lorsqu'elle a profité du programme de résidence pour écrivain du Conseil des arts et des lettres du Québec et qu'elle a été accueillie sur le sol français, elle a senti se rouvrir une déchirure qui n'était pourtant pas si vive jusque-là.

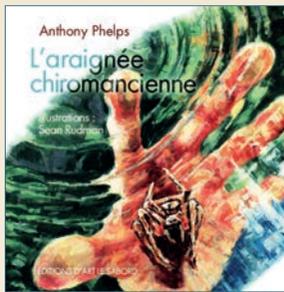
Sur les papiers, c'était écrit « écrivain québécois en résidence », explique-t-elle. On ne peut pas dire « écrivain migrant en résidence », ça n'aurait aucun sens. Tout écrivain en résidence est de toute façon migrant. J'étais donc invitée là-bas en tant qu'écrivain québécois. Ça montre bien la grandeur du Québec à ce sujet. On ne s'est jamais posé la question, quand j'ai reçu la résidence, si j'étais québécoise ou si j'étais migrante. On s'en fichait. Je suis un écrivain du territoire québécois, c'est suffisant. Mais là-bas...

Selon ce qu'elle rapporte, certains organisateurs d'événements auxquels elle était invitée dans le cadre du programme de résidence auraient eu des réticences au moment d'admettre qu'elle fût québécoise. « Pour eux, j'étais une espèce d'écrivain hybride, migrant, qui, si ça se trouve, à ce moment, vivait à Montréal... Je n'avais rien à voir avec l'écrivain québécois qu'ils auraient voulu voir à ma place. »

Cette anecdote montre toute la complexité de la situation de l'écriture migrante. Elle est minoritaire chez nous, certes. Mais voilà plus : elle est en quelque sorte la marge d'une littérature qui est elle-même excentrique, tenue à l'écart, en décalage par rapport à la littérature française.

Soutenir les écritures

Si déjà notre littérature nationale est folklorisée — comme toute notre culture, bien trop souvent —, favoriser une pluralité dans l'écriture comme dans l'identité ne peut qu'être souhaitable. Une littérature québécoise admettant sa polyphonie ne sera pas moins nationale, mais sera plus résolument actuelle.



À ce titre, il est bon de se demander le sort réservé aux écrivains migrants par les organismes subventionnaires. Maya Ombasic se dit chanceuse d'avoir pu profiter d'un tel soutien. Du même souffle, elle avouera que d'autres écrivains migrants se plaignent de ne pas pouvoir attirer la sympathie des jurys de « pairs ». « Il y en a qui me disent que ça fait vingt ans qu'ils attendent une subvention et qu'ils ne l'ont jamais obtenue à cause de leur nom... »



Devant l'apparente difficulté des artistes migrants à se démarquer au moment des appels de dossiers des programmes habituels du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ), un nouveau programme spécialisé a été créé et ouvert en 2010 grâce au CALQ et à différents partenaires politiques⁹. « Vivacité Montréal » vise à soutenir les « artistes et écrivains professionnels dans leurs premières démarches d'intégration et de participation aux milieux professionnels des arts » et à favoriser le développement de leur carrière — à condition, entre autres, de montrer patte de couleur et d'avoir moins de trente-cinq ans.



Face au jury

Selon Maya Ombasic, malgré une participation importante du milieu aux appels de dossiers de ce programme, plusieurs artistes migrants, dont des écrivains, craindraient que cette solution ne mène, à terme, à une ghettoïsation de la culture migrante. Des voix commencent à s'élever et pourraient bientôt tonner plus fort pour demander qu'une attention particulière soit accordée à la représentativité des artistes

migrants au sein des jurys accordant des subventions aux créateurs dans les programmes du CALQ et de la SODEC.

Un regard attentif aux listes non seulement des subventionnés, mais aussi des jurés, verra qu'un effort supplémentaire pourrait effectivement être fait en ce sens. Selon Daniel Chartier, « les écrivains nés à l'étranger forment le cinquième des écrivains du Québec, soit le double de la proportion immigrée que l'on retrouve dans la population en général¹⁰ ». Le nombre d'écrivains migrants dans les jurys et parmi les artistes subventionnés ne respecte pas cette proportion. Même si personne n'a encore crié clairement à l'exclusion, faire un effort plus marqué pour la représentativité des artistes migrants pourrait s'avérer une importante reconnaissance de la valeur du travail artistique des écrivains et artistes issus de l'immi-

Les peuples d'Amérique — natifs, diasporiques ou autochtones — étaient tous, au moins à l'origine de leur américanité, des peuples migrants.

gration. Et au-delà de la production artistique, l'implication personnelle et la contribution au système favoriseraient la diversification des voix littéraires et artistiques, mais aussi le sentiment d'appartenance de chacun.

Migrer ensemble

« Ce sont les écritures migrantes, marranes, qui façonnent le nouvel imaginaire, qui confèrent une nouvelle dimension aux littératures "nationales" qui s'essoufflent », concluait Régine Robin lors d'un séminaire international à Venise¹¹. La question de savoir si la littérature québécoise manque de souffle était sans doute étriquée. Il n'empêche que cette hétérogénéité littéraire — et plus largement, culturelle — est certainement souhaitable pour réfléchir le monde tel qu'il est, c'est-à-dire pluriel et diversifié. Il faut toutefois tâcher d'éviter un piège qui guette, pointé entre autres par Pierre Nepveu :

[cette] stratégie retorse et perverse qui consiste en un accueil essentiellement instrumental de la différence, l'écrivain migrant n'étant appelé à signifier l'ouverture et le décentrement de la littérature québécoise que pour mieux conforter celle-ci dans sa position nationale hégémonique et dans son aspiration à l'univers¹².

Il doit y avoir une véritable pluralité dans l'écriture comme dans l'identité. Les peuples d'Amérique — natifs, diasporiques ou autochtones — étaient tous, au moins à l'origine de leur américanité, des peuples migrants. Le Nouveau Monde n'attendait-il pas de nous tous une plus grande imagination ? Il y a ici un peuple francophone d'Amérique, un peuple de migrants qui osa prendre — et garder — la parole. Que tous ceux qui se sentent interpellés s'approchent et fassent entendre aussi leur voix.

- [<http://mayaombasic.com/creations/litterature/mostarghia/>], consulté le 16 août 2013.
- Berrouët-Oriol, Robert, « Écritures migrantes au Québec. Les écritures migrantes et métisses dans la poésie québécoise contemporaine : l'œuvre de Joël Des Rosiers », Montréal, 1991, [sites. google. com/site/berrouetoriol/litterature/ecritures-migrantes-au-quebec], consulté le 14 août 2013.
- Saletti, Robert, « Ces écrivains venus d'ailleurs », *Le Devoir*, 5 octobre 1997.
- LaRue, Monique, « L'arpenteur et le navigateur », *De fil en aiguille*, Boréal, coll. « Papiers collés », 2007, p. 47-64.
- LaRue, *op. cit.*
- Moisan, Clément, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2008, p. 43.
- Chartier, Daniel, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et Images*, vol. 27, n° 2, 2002, p. 316.
- L'Unique*, journal de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, décembre 2012, p. 8.
- Le Conseil des arts du Canada, la Conférence régionale des élus de Montréal, le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine et le Conseil des arts de Montréal.
- Chartier, Daniel, « De l'écriture migrante à l'immigration littéraire : perspectives conceptuelles et historiques sur la littérature au Québec », *Écriture Migrante / Migrant Writing*, dir. Danielle Dumontet et Frank Zipfel, OLMS, 2008, p. 80.
- Robin, Régine, « Les champs littéraires sont-ils désespérément monolingues ? Les écritures migrantes », *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*, Anne de Vaucher (dir.), Venise, Supernova, 2000, p. 40.
- Nepveu, Pierre, « Les écritures migrantes à l'âge de la critique », *Spirales*, n° 186, 2002, p. 40.